

LETTRES PERSANES.

PAR MONTESQUIEU.

[MONTESQUIEU (né en 1689, mort en 1755) signala son entrée dans la carrière littéraire par les *Lettres persanes*, qui sont des observations sur les mœurs sous la forme épistolaire. De prétendus Persans, voyageant en France, expriment d'une manière spirituelle leurs opinions, c'est-à-dire celles de Montesquieu, sur les mœurs de ce pays, et sur beaucoup de questions graves.]

1.

PARIS est aussi grand qu'Isphahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Les Français courent, volent ; les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope.* Pour moi, qui ne suis point fait à† ce train,‡ et qui vais souvent à pied sans changer d'allure,§ j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement : un homme qui vient après moi et qui me passe, me fait faire un demi-tour ; et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avait pris : et je n'ai point fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner. Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui,

* Défaillance, évanouissement.

† Genre de vie.

‡ Habitué à.

§ Façon de marcher.

parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant ; tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

2.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait : si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : " Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste.

J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre, en un instant, l'attention et l'estime publique ; car j'entrais tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ?

3.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait* de te faire une description exacte de leurs habillements et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère ; tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paraît étranger : il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelque une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain.

Il en est des manières et de la façon de vivre, comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la na-

* Que s'emploie quelquefois pour à quoi devant le verbe servir.

tion grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

LE DÎNER DE L'ABBÉ COSSON.

M. DELILLE, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. "Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des cordons-bleus,* des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers à Versailles.—Je parie, lui dis-je, que vous y avez commis cent incongruités.—Comment donc ? reprit vivement l'abbé Cosson fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.—Quelle présomption ! Je gage que vous n'avez fait rien comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner. D'abord, que faites vous de votre serviette en vous mettant à table ?—De ma serviette ? Je fis comme tout le monde ; je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien ! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela ; on n'étaie point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment faites-vous pour manger votre soupe ?—Comme tout le monde, je pense : je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre...—Votre fourchette ! personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe ; † mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ?—Un œuf frais.—Et que faites-vous de la coquille ?—Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser ?—Sans la casser.—Eh bien ! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille ; et après votre œuf ?—Je demandai du

* Chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit.

† Cette habitude était fort commune autrefois : elle subsiste encore dans quelques provinces.

bouilli.—*Du bouilli !* Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et point du bouilli ; et après cet aliment ?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très belle volaille.—Malheureux ! de la volaille ! On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire.—J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*, continua M. Delille. . . Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain.—Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avançons. Le café, comment le prêtez-vous ?—Eh ! pour le coup comme tout le monde ; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien ! vous fites comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement, qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson était confondu, continua M. Delille. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué.

BERCHOUX.

Observation.—Cette anecdote est fort piquante ; les détails en sont exprimés avec esprit et finesse. Le style est simple, élégant et facile : c'est un modèle de fine plaisanterie, et cependant d'urbanité et de bon goût.

PARIS ; CHARLATANS, PHÉNOMÈNES VIVANTS.

VENEZ ! je veux vous introduire dans un monde que vous ne connaissez point, monde singulier, original, amusant, et digne des regards du sage.

C'est aujourd'hui jour de fête, il fait beau, et nous pouvons parcourir les promenades.

Quelle immense population s'agite dans les jardins publics, sur les quais, sur les boulevards, dans les Champs-Élysées ! quelle fourmilière d'hommes ! L'étudiant, le bourgeois, le militaire, le boutiquier, le commis marchand, tout le monde court, tout le monde veut se divertir. Que de rendez-vous donnés ! que de parties arrangées !

Avançons. Quelle sérénité sur tous ces visages ! En ce jour de joie et de vacance, on oublie les affaires, les soucis de la semaine. On met de côté toute idée importune jusqu'au lendemain matin. Les maisons sont désertes, tout Paris est dans la rue. C'est dans la rue qu'on joue, dans la rue qu'on boit, dans la rue qu'on mange.

Heureux Parisien ! tous les arts, toutes les contrées s'épuisent pour satisfaire à ses goûts, à ses caprices. Toutes les denrées indigènes, il les trouve sous sa main et à bon compte ; il n'a qu'à se baisser pour en prendre ; mais c'est peu : on lui apporte les productions exotiques, les fruits de l'équateur, et il ne les paie guère plus cher que les poires et les pommes du voisinage. Désirez-vous goûter de la noix de coco, de cette grosse amande blanche enfermée dans une coque noire et dure ? en voici. On vous en donnera pour un sou, pour deux sous, pour plus, pour moins, comme vous voudrez. Désirez-vous manger de la canne à sucre, de ce roseau inappréciable d'où coule une ambrosie plus douce que celle des dieux de la fable ? en voici également. Dites pour combien vous en voulez : le marchand est là, couteau en main, prêt à vous en couper un morceau d'un pouce, un morceau d'un pied, à votre choix.

C'est la moindre chose encore que les comestibles, les friandises : bien d'autres merveilles nous attendent. Songez que nous sommes ici dans la ville des prodiges, au centre des curiosités de l'univers. Que voulez-vous voir ? dites-le-moi ; vous n'avez qu'à parler, tous vos souhaits seront accomplis à l'instant. Jamais la baguette des enchanteurs, jamais les génies des contes arabes n'ont rien fait qui approche des réalités qui nous entourent. Ici afflue tout ce qu'il y a de rare sous le soleil. Si dans un coin du monde il naît une créature extraordinaire ; si un enfant vient au jour avec un œil ou avec trois yeux ; si on découvre quelque part une mouche grosse comme un rat, ou un rat gros comme un homme, ou un homme gros comme un bœuf, ou un bœuf gros comme un éléphant, ou un éléphant gros comme une baleine, ou une baleine grosse comme une montagne, c'est infailliblement à Paris que toutes ces belles choses se donnent rendez-vous. Tout se trouve à Paris, même ce qui ne se trouve pas dans la nature.

Voulez-vous voir le cheval de César qui avait des pieds humains, ou celui d'Alexandre qui avait une tête de bœuf ? voulez-vous voir l'hydre, le dragon de Cadmus, le monstre d'Andromède ? voulez-vous voir un griffon, un sphinx, un

satyre, un centaure, un triton, une sirène, un cyclope, un Patagon, un pygmée, une Gorgone, un albinos, un vampire, un habitant de la lune ? vous n'avez qu'à dire ; tout cela existe à Paris, sur des chariots, sous des tentes, dans des cages, dans des caisses, dans des baquets.

Regardez les tableaux, les portraits de ce phénomène, qu'on expose en dehors pour allécher les curieux ! tantôt c'est une femme haute comme une maison ; c'est un géant terrible et fort comme Polyphème, qui parle vingt-deux langues comme M. Silvestre de Sacy ; c'est un nain dont on vous montre la main mignonne par une petite ouverture ; c'est un anthropophage, les yeux ardents, qui assomme un tigre à grands coups de massue ; ou bien encore, c'est une fille sauvage, reine ou princesse pour le moins, qui perce un ours de ses flèches. La foule est là, béante d'étonnement, et qui regarde avec admiration.

Connaissez-vous le petit savant qu'on interroge dans la rue ? C'est là un enfant précocé, une véritable merveille ! Ne me parlez plus de Pic de la Mirandole, ni de personne autre : le petit savant a tout surpassé, tout éclipsé. Le petit savant sait combien il y a d'étoiles au ciel, combien de grains de sable au bord de la mer ; le petit savant connaît la date précise de chaque événement, de chaque invention ; le petit savant a une mémoire imperturbable ; le petit savant est aussi complet qu'une encyclopédie, aussi exact qu'un erratum.

Et le musicien qui exécute un concert à lui seul, qui a une guitare, une flûte de Pan, des sonnettes à son chapeau et à son panache, une grosse caisse derrière le dos, qu'il frappe de ses coudes, et des cymbales entre ses jambes ! Et celui qui joue l'automate, qui est parvenu à se donner toutes les apparences d'une machine, qu'on remue, qu'on pose, qu'on emporte, qui garde l'attitude qu'on lui donne ; qui a le corps raide, le regard fixe ; dont la paupière même ne bouge point ! Et la famille aux échasses, qui manœuvre et fait mainte évolution comme un peloton d'infanterie ! Et le chimiste qui, avec un peu d'eau, vous fabrique à vue des vins de toutes les couleurs, rien qu'en versant d'un verre dans un autre !

Et les animaux savants ! le cheval qui dit l'heure avec son pied ! le dromadaire qui ploie docilement les genoux au son de la cornemuse ! Le singe qui fait ses exercices d'équitation sur un chien ; qui balaie, qui tend son chapeau pour avoir un sou ! Le lièvre, enfin, qui tire un coup de pistolet et qui fait le roulement sur un tambour !

A Paris, on peut faire un cours d'histoire naturelle dans la rue. On y trouve tous les animaux de l'arche. Les couleuvres sont l'attribut des marchands de cirage, ainsi que les petits oiseaux qu'on fait tenir immobiles en leur tordant le cou.

Qu'est-ce qu'on voit là-bas, où il y a tant de monde attrou pé ? Ah ! c'est l'avaleur de sabres. Nous avons vu des hommes qui mangeaient des oiseaux vivants : celui-ci mange toute la boutique d'un armurier.

Quelle est cette dame, en chapeau à plumes, debout, dans un cabriolet découvert, avec ces beaux messieurs à pied, en habits rouges ? C'est un empirique, un docteur en jupons. Elle possède de merveilleux secrets ; elle a des drogues pour toutes les maladies ; elle connaît des simples de tout genre. Elle parcourt le monde par humanité ; elle ne fait que passer par cette ville ; elle a sauvé de maladies mortelles le grand Lama, le grand Mogol, l'empereur de Maroc. Et les vieilles commères, et les crédules campagnards, et les innocents conscrits, séduits par le pathos de la vendeuse d'orviétan, échangent leur pauvre argent contre de l'herbe, au milieu des fanfares triomphales des messieurs en habits rouges.

Poursuivons. Autre enjôleur. C'est un dentiste-pédicure. Il a un onguent vert qui guérit radicalement les cors. Il a une pommade rouge qui guérit toute brûlure. "Messieurs," dit-il, avec une noble fierté, "y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait mal aux dents ? veuillez m'honorer de votre confiance. C'est sans effort, sans douleur. On ne le sent même pas." Longtemps tout le monde reste immobile ; à la fin, un pauvre diable s'avance, la figure empaquetée, la joue gonflée comme un ballon. On l'assied. C'est une grosse dent de la mâchoire inférieure, toute cassée. L'opérateur empoigne une tenaille de maréchal ferrant. La dent est saisie. Voilà l'instant dramatique, l'instant décisif. Un cri s'entend, une secousse est donnée, secousse effroyable, qui déracinerait un chêne, qui arracherait une montagne de sa base ; le patient, la chaise, tout est ébranlé, tout est enlevé par le bras de fer de l'impitoyable chirurgien. Enfin, la dent rebelle, la dent récalcitrante demeure au bout de l'instrument avec une bonne portion de l'os maxillaire.

AMÉDÉE POMMIER.

LE PÉTITIONNAIRE ET LE ROI DE ROME.

ON m'a conté une anecdote assez singulière sur notre ci-devant seigneur et maître l'empereur Napoléon. Un homme d'esprit, qui était à la fois assez instruit et très malheureux, songea qu'il remplirait une petite place un peu lucrative, aussi bien qu'une multitude de sots bien payés, et qui n'ont pour eux que leur bonheur. Il demanda donc un emploi : mais il n'avait point de protecteurs ; et l'on sait que le mérite seul ne protège personne. Il essaya vainement trois ou quatre pétitions qui, selon l'usage, ne furent pas remises au monarque.

Fatigué, impatient, et toujours plus pauvre, il s'avisait d'un stratagème, qui ne serait pas indigne d'un courtisan. La nécessité donne souvent d'heureuses idées. Il écrivit avec beaucoup de soin un petit placet, qu'il adressa à sa majesté le roi de Rome. Il ne demandait qu'un emploi de six mille francs ; ce qui était très modeste.

Le cœur plein de l'espoir du succès, il alla trouver un officier général attaché à la personne de l'empereur ; il lui avoua sa détresse, lui montra son placet, et lui dit : " Monsieur, vous feriez encore une action généreuse, et vous auriez droit à ma reconnaissance éternelle, si vous me donniez le moyen de présenter ce papier à l'empereur." Le général, qui était accessible autant que brave, conduisit le pétitionnaire devant Napoléon.

L'empereur prit le placet, remarqua l'adresse, et en parut agréablement étonné.—Sire, lui dit-on, c'est une pétition pour sa majesté le roi de Rome.—Eh bien ! répondit l'empereur, qu'on porte la pétition à son adresse Le roi de Rome avait alors six mois. Quatre chambellans eurent ordre de conduire le pétitionnaire devant la petite majesté. Le solliciteur ne se démonta pas : il voyait la fortune sourire. Il se présenta devant le berceau du prince, déploya son papier, et en fit lecture à haute et intelligible voix, après les plus respectueuses révérences. L'enfant-roi balbutia quelques sons pendant cette lecture, et ne répondit point à la demande. Le cortège salua le petit monarque ; et l'empereur demanda quelle réponse on avait obtenue ?—Sire, sa majesté n'a rien répondu.—*Qui ne dit rien, consent*, reprit Napoléon : la place est accordée.

COLLIN DE PLANCY.

LE ROI D'YVETOT.

PAR BÉRANGER.

* Apologue charmant, qui est la censure du règne entier d'un conquérant.—TISSOT.]

IL était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire ;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Quel bon petit roi c'était là !

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Quel bon petit roi c'était là !

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Quel bon petit roi c'était là !

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Quel bon petit roi c'était là !

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Quel bon petit roi c'était là !

LE MAÎTRE DE DANSE.

LE caractère national ne peut s'effacer. Nos maîtres disent que dans les colonies nouvelles les Espagnols commencent par bâtir une église, les Anglais une taverne, et les Français un fort ; et j'ajoute une salle de bal. Je me trouvais en Amérique, sur la frontière du pays des Sauvages : j'appris qu'à la première journée, je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayougas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt, on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de Sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les Sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours : il avait été marmiton au service du général Rochambaud, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : " Ces messieurs Sauvages et ces dames Sauvagesses." Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument ; il criait en Iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

CHATEAUBRIAND.

SCÈNE DRAMATIQUE.

(Le cabinet du premier médecin de Paris.)

Le DOCTEUR, que GUILLAUME, son valet de chambre, achève d'habiller.—ERNEST près d'une table et travaillant.

Le Doct. (à son valet de chambre.) Ma montre ! ma tabatière ! pas celle-là.

Guillaume. Celle de l'empereur Alexandre ?

Le Doct. Non, celle d'Autriche. Je vais déjeuner chez M. d'Appony,* à l'ambassade. Ma liste de visites.

Guillaume. Il y en a beaucoup pour aujourd'hui.

Le Doct. Peu m'importe, je n'en ferai que la moitié, tantôt, après déjeuner.

Guillaume. Et les malades qui vous attendent ce matin ?

Le Doct. Je les verrai ce soir. . . Il n'y a pas de mal à ce qu'un médecin soit en retard. C'est en me faisant attendre que j'ai fait ma fortune. On se disait : voilà un jeune homme bien occupé, un jeune homme de mérite : il n'a pas le temps d'être exact ; et chaque quart-d'heure de retard me valait un client. Aussi tu sens bien que maintenant. . .

Guillaume. Ça augmente en proportion.

Le Doct. Sans doute ; on tient à sa réputation. Demande mes chevaux, ma voiture, et n'oublie pas d'y porter ma chancelière ; car il y a, grâce au ciel, beaucoup de rhumes cette année.—Ernest, que faites-vous là ?

Ernest. Je travaille, Monsieur, j'étudie.

Le Doct. (à part.) Est-il bête ! Voilà trois ans qu'il a le nez fourré dans les livres, ne sort de mon cabinet que pour aller à mon hospice voir mes malades. S'il croit que c'est ainsi qu'on fait son chemin. . . (haut.) Et qu'est-ce que vous faites là ?

Ernest. Je cherche l'origine et la cause de ces maladies inflammatoires si communes à présent, et qu'on pourrait, il me semble, aisément prévenir.

Le Doct. Les prévenir, une jolie idée ! Ce sont les seules à la mode ! Je vous demande alors ce qui nous resterait à guérir. Apprenez, mon cher ami, qu'il n'y a pas déjà trop de maladies ; et si vous vous avisez de nous en ôter. . . Mais voilà, vous autres jeunes fanatiques de la science, où vous

* Ambassadeur d'Autriche à Paris.

mène la rage des investigations et des découvertes. (*Se promenant et se parlant à lui-même.*) En vérité, si on les laisse faire, ils deviendront plus savants que nous. Il est vrai que celui-là, qui est mon élève, ne travaille que pour moi, et je puis sans danger. . . (*haut.*) Allons, allons, étudiez. Je vais déjeuner ; s'il vient des clients, vous les recevrez.

Ernest. Et vos lettres (*les lui donnant*) ?

Le Doct. Bah ! des malades qui s'impatientent ! demain nous verrons.

Ernest. Et s'ils meurent aujourd'hui.

Le Doct. (*avec impatience.*) S'ils meurent ! . . . faut-il pour cela que je me tue ! c'était bon autrefois. . . (*ouvrant des lettres.*) Le général Desvalliers, un officier retraité, une demi-solde, joli client.—Un peintre. . . un artiste, un employé. . . tout peuple, tout cinquième étage.—Je n'ai pas le temps d'aller si haut.

Ernest. J'irai,* moi, Monsieur, si vous voulez.

Le Doct. A la bonne heure. M. le bailli de Ferrète, l'envoyé de Bade ! l'ordre de Bade est le seul qui me manque, une couleur qui tranche, et qui fait bien à la boutonnière ! d'ailleurs c'est moins connu et moins commun que les autres . . . j'irai. (*Ouvrant d'autres lettres.*) Un banquier prussien. Un Anglais millionnaire.—Vous avez raison, il faut voir ce que c'est. (*En ouvrant une autre.*) Ah ! l'envoyé de don Miguel qui a fait une chute ; quel malheur : j'y passerai, pourvu que je ne sois pas prévenu par quelque confrère.

Ernest. Eh ! quel amour pour l'étranger !

Le Doct. En médecine, il n'y a pas d'étranger, je ne vois que des hommes, je ne vois partout que l'humanité.

Ernest. Si vous la voyez en Portugal, vous êtes bien habile.

Le Doct. Ce sont des mots, et si don Miguel lui-même me faisait l'honneur de m'appeler, je le traiterais comme mon ami, comme mon frère.

Ernest. Et lui, pour vous payer de vos soins, vous traiterait peut-être. . . comme sa sœur.†

Le Doct. Ce sont des affaires de famille, cela ne nous regarde pas. (*Ouvrant une autre lettre.*) Ah ! la marquise de Nangis ! moi qui dine aujourd'hui chez elle.

Ernest. Madame de Nangis ! . . .

* Le pronom *y* se supprime devant le *fut.* et le *prés. du cond.* du verbe *aller*.

† On a raconté que don Miguel est allé jusqu'à maltraiter sa sœur.

Le Doct. Son mari est député, un homme grave, profond, qui à la chambre ne parle jamais, mais qui vote beaucoup, ce qui le rend très influent, très utile au pouvoir ; et il y a dans ce moment, à la maison du roi, une place de médecin qui est vacante et qu'il pourrait me faire obtenir.

Ernest. Une place ! vous en avez tant !

Le Doct. Raison de plus ! Ce sont des droits, cela prouve qu'on a du mérite, du crédit. J'en ai déjà parlé à M^{me} de Nangis, une femme charmante, qui a dans le monde une puissance d'opinion. . . Elle seule aurait fait ma réputation, si elle n'eût été déjà faite. C'est moi qui l'ai tirée dernièrement de cette maladie que vous avez soignée.

Ernest. Oui, Monsieur, j'ai passé cinq jours et cinq nuits à l'hôtel.

Le Doct. C'est vrai ! je n'y pensais plus. Quoique parfaitement rétablie et en apparence bien portante, elle souffre. Et il y a trois jours que je lui ai promis un mot de consultation, que j'ai oublié net.

Ernest. Vous avez pu l'oublier !

Le Doct. Sur le nombre, c'est facile ; mais puisque mes chevaux ne sont pas encore mis, j'aurai le temps d'écrire ma consultation. . . (*Après avoir écrit.*) Voilà qui est fini. . . Je m'en vais !—Vous n'oublierez pas ce matin de passer* à mon hôpital.

Ernest. Quoi ! vous n'irez pas ?

Le Doct. Je ne peux pas tout faire.—Il faut que j'aile aujourd'hui même toucher mes appointements de médecin en chef.

Ernest. C'est qu'il y aura peut-être des opérations importantes ; et si je ne réussis pas. . .

Le Doct. Tant pis pour vous, vous en aurez le blâme.

Ernest. Et si j'ai du succès vous en aurez l'honneur.

Le Doct. Qu'est-ce à dire. . . ?

Ernest. Que j'ai besoin, Monsieur, de vous parler une fois à cœur ouvert. Depuis trois ans, je me suis attaché à vous ; je n'ai épargné ni mon temps ni mes peines ; mes travaux mêmes vous ont été souvent utiles ; et loin de me protéger, de me produire, il semble que vous ayez pris à tâche de me tenir dans l'ombre.

* *Passer* s'emploie de préférence aux verbes *aller* et *venir*, quand il s'agit de parler poliment. On dit, je l'ai fait prier de *passer* chez moi ; mais on dira en parlant de son domestique, je lui ai fait dire de *venir* chez moi à midi.

Le Doct. Ce n'est pas ma faute ; c'est la vôtre si vous n'avez rien de ce qu'il faut pour parvenir. Vous êtes trop jeune, trop timide ; vous vous effrayez d'un rien. Dans la dernière maladie de M^{me} de Nangis, par exemple, quand j'ai prescrit cette ordonnance salutaire, qui l'a sauvée, je vous ai vu pâlir, hésiter. . . . Vous ne sauriez jamais de vous-même prendre un parti vigoureux et décisif.

Ernest. C'est ce qui vous trompe, Monsieur ; selon moi, cette ordonnance devait tuer la malade.

Le Doct. (d'un air railleur.) Vraiment ! qui vous l'a dit ?

Ernest. L'événement même ; car je n'en ai pas suivi un mot : j'ai fait tout le contraire ; et la marquise existe encore.

Le Doct. (furieux.) Monsieur, un pareil manque d'égards. . . . un tel abus de confiance. . . .

Ernest. Vous êtes le seul qui en soyez instruit ; mais quand je me tais sur ce qui pourrait nuire à votre réputation, ne cachez pas au moins ce qui pourrait servir la mienne. Que la bonté soit chez vous égale au talent ; et quand vous êtes arrivé, daignez tendre la main à ceux qui marchent derrière vous !

Le Doct. Demain, Monsieur, vous êtes libre, nous nous séparerons. (*A Guillaume qui entre.*) Hé bien, cette voiture. . . .

Guillaume. Elle est prête.

Le Doct. C'est bien heureux ! Vous porterez cette lettre à l'instant à l'hôtel de Nangis ? Vous la remettrez à la marquise elle-même, entendez-vous ? (*à Ernest.*) Adieu, Monsieur. (*à part.*) Un jeune homme qui me doit tout. . . . que j'ai fait ce qu'il est. . . . quelle ingratitude ! (*Il sort.*)

SCRIBE.—Né à Paris, en 1791.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE et LUCAS, domestiques de Géronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

Sgan. Non, je te dis que je n'en veux rien faire ; c'est à moi de parler et d'être le maître.

Mart. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

Sgan. Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est un être insupportable !

Mart. Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

Sgan. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

Mart. Peste du fou !

Sgan. Peste de la femme !

Mart. Maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

Sgan. Maudit soit le notaire qui me fit signer ma ruine !

Mart. C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire ! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour ta femme ! et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

Sgan. Hé ! tu fus bien heureuse de me trouver.

Mart. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à la misère ; un traître, qui mange tout ce que j'ai !